John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
223.3

3

LE SIÉGE DE CALAIS.

Otha ed. * 2640.19,37 etc.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD III. *Roi d'Angleterre.*

GODEFROI DE HARCOURT, *l'un des Généraux de l'Armée Anglaise.*

ALIÉNOR, *fille du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais.*

MAUNI, *Chevalier Anglais.*

LE COMTE DE MELUN, *Chevalier Français.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE *Maire de Calais.*

AURELE, *son Fils.*

AMBLÉTUSE, *Bourgeois de Calais.*

UN OFFICIER Anglais.

TROUPE DE CHEVALIERS Anglais.

TROUPE DE BOURGEOIS de Calais.

UN HÉRAULT D'ARMES.

GARDES d'Édouard.

La Scène est à Calais.

Les trois premiers Actes & le cinquième se passent dans la Salle d'Audience du Palais du Gouverneur: le quatrième, dans la Prison qui est un souterrain du même Palais.

LE SIÉGE DE CALAIS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

QUoi ! le Comte de Vienne eſt ſorti de Calais,
Et ſon ordre, avec vous, m'enchaîne en ſon Palais !
Il combat pour nos jours ; & ſa prudence active
Borne à des ſoins obſcurs notre valeur oiſive !

Prêts à voler soudain aux Postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés :
Mais l'Anglais, prodiguant de trompeuses allarmes,
Pour affaiblir nos coups, a divisé nos armes.
O Patrie !.... ô tourment pour un vrai Citoyen !
Je vois ton sang versé, sans y mêler le mien !
De ce fier Gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O Maire de Calais, modérez vos douleurs ;
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs :
Mais vous avez un fils, que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la Patrie :
Près de Vienne & d'Harcourt, par ses exploits naissans,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce Siége affreux, son zèle & son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :
Quel bonheur, si ce jour consommant nos travaux,
Joignait son nom vainqueur aux noms de nos Héros ;
S'il obtenait ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'estime de son Maître !

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur :

Par un trouble inconnu, malgré moi, je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espere tout, ami, des destins de l'État.
Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage;
N'osent braver le Sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer.
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai, dans ce jour, périr avec mon fils;
Mais ma mort peut servir au bien de mon Pays:
Et si nos Citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'État c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du Sort;
Croyez qu'ils béniraient leur chûte avec transport,
Si Calais, en tombant, pouvait sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est-là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyons introduit

Le ſecours qu'à grands pas le Roi même y conduit;
Peut-il forcer ce Camp d'étonnante ſtructure,
Ce chef-d'œuvre de l'Art ſervi par la Nature;
Qui, nous environnant d'immenſes boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne & le Roi, que l'Ennemi ſépare,
Se concerteront-ils pour l'aſſaut qu'on prépare?
Du Vainqueur de Créci le fatal aſcendant
Du ſuccès d'Édouard eſt le triſte garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois ſi fidèle,
Contre un Frere proſcrit vient ſignaler ſon zèle:
Ce coupable Héros, ce bouillant Godefroi,
Long-tems l'eſpoir des Lys, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos Guerriers l'imprudence hardie,
Accable la Valeur ſous l'effort du Génie:
Pour ſes yeux pénétrans l'Art n'a plus de ſecrets;
La France doit ſa perte aux talens d'un Français.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la Cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.
Innocent & plongé dans l'horreur des cachots,
La ſeule excuſe, hélas! des erreurs d'un Héros,
La vengeance, égara ſon ardente jeuneſſe:
L'exil accrut encor cette ſanglante ivreſſe:

Aux rigueurs du Miniſtre oppoſant l'attentat,
Un ſeul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugiſſantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des Mers répond ſous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut déſormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs Volcans d'un airain deſtructeur,
Qui ſemble renfermer le dépôt du Tonnerre,
Et dont le ſeul Anglais effraye encor la Terre :
Mais qui, des Nations règlant bientôt le ſort,
Dans le Monde étendra l'empire de la Mort?
Monument infernal d'un ſiècle d'ignorance,
Où l'art de ſe détruire eſt la ſeule ſcience.
Grand Dieu, c'eſt pour punir les crimes des Humains
Que du feu de l'Enfer tu viens d'armer nos mains :
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs ſanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos Frères.
Amblétuſe, le bruit eſt ſoudain ſuſpendu.

AMBLÉTUSE, *après avoir écouté un moment.*

O ſilence effrayant!

SAINT-PIERRE.

Ami, tout eſt perdu.

Je ne vois point flotter l'étendart de la gloire,
Qui devait, sur la Tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut point douter, nos Guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il est vrai, je frissonne... Ah! mon fils n'est donc plus.
Il n'a jamais su fuir : sa chaleur indiscrette
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite:
Il est mort; & mes pleurs... Que fais-je? O mon Pays,
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la Patrie, ô pure & vive flâme,
Toi, Mère des vertus; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon sein tes transports généreux;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux :
C'est mon Pays, mon Roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un Fils qui dut mourir pour elle.

(*A Amblétuse.*)

Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

SCENE II.

SAINT-PIERRE, *seul.*

VOICI donc le moment que j'ai su pressentir !
De tant de jours cruels voici l'heure dernière ! ...
Mais elle ouvre à l'Honneur la plus vaste carrière ;
C'est l'instant du Héros.... Rien ne paraît encor.

Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir ?.... Du haut de nos murailles,
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentrait ici vainqueur,
Ne voulait point survivre à son premier malheur.
Elle approche.

SCENE III.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes.*

O mon père !

SAINT-PIERRE.

A peine elle respire.

Madame, eh ! quoi, vos pleurs ! . . . .

ALIÉNOR,

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvaient nous accabler,
Le Deſtin contre nous ſaurait les raſſembler.
Le Roi, mon Père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont aſſailli par-tout ce Camp ſi redoutable ;
J'ai vû périr Harcourt, on dit le Roi bleſſé,
Et mon père eſt captif d'un Vainqueur courroucé.
Nos ſoldats s'avançaient dans un calme terrible,
Soudain tonne l'airain, juſqu'alors inviſible :
Et ſes bouches de feu vomiſſent dans nos rangs
Les inſtrumens de mort qu'il porte dans ſes flancs.
Nos braves Chevaliers, & mon père à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête :
Quand, ſous des coups mortels ſon courſier chancelant,
L'entraîne, & ſe débat ſur mon père ſanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvaient entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre :
Combien l'amour encore embrâſait leur valeur !
Pour leur père commun ils avaient tous mon cœur.
Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuiſable entaſſe ſes victimes :

Et nos rangs écrasés par ses feux renaissans,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumans.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a, de la flâme, achevé le ravage:
Et des Anglais vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon père enfin reçoit des fers & des secours:
C'est au fils d'Édouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort! Autant que vous je m'en dois affliger....
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père: ah! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,
Qu'il inondait du sang qui coulait de son bras:
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire! & son sang a coulé pour la France!....
Double faveur des Cieux qui se répand sur moi!
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi!

ALIÉNOR.

Dieu! l'admiration a suspendu mes larmes.
O cœur vraiment Français! ô transport plein de charmes!

Quand Vienne me quittait pour ſes devoirs cruels,
Vous rempliſſiez vers moi ſes devoirs paternels:
Je le revois toujours dans votre ame intrépide;
Quel cœur, auprès de vous, peut être encor timide?

SAINT-PIERRE.

Je cours ſur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR.

Demeurez. C'eſt un ſoin qu'Aurèle a déja pris.
L'Anglais eſt retiré; ſon camp paraît tranquille;
Tout eſt en ſûreté ſur les murs de la Ville.
Mais du ſort de mon père il faut nous occuper:
Au courroux du Vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour ſavoir ſes deſtins, ma frayeur & mon zèle
Députent vers l'Anglais un Ecuyer fidèle:
Pardonnez: ſes périls, préſens à mes douleurs,
Ébranlent mon courage & m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! ſage & brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du Thrône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos Rois;
De ſa mère, avec faſte, il réclame les droits:
Valois même, à ſes yeux, n'eſt qu'un Prince rebelle...
S'il va punir mon père en Sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Édouard, des Français, cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injuſtes rigueurs.

Mais, si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils;
Lui, qui formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée;
Lui, l'Auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce Roi que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul Français parjure à son vrai Maître!
Que j'aurais à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom est mon opprobre : & ses perfides mains
Ont brisé, dès longtems, tous les nœuds les plus saints:
Il outragea l'amour.... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie & qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritait le mien :
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien :
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du mystère,
Des coupables amours refuge nécessaire :
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'Univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les Tournois, école de la Gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la Victoire;
Soit que son bras, vengeur des Chrétiens avilis,

Abbatît le Croiſſant & relevât les Lys ;
Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ſes armes ;
Toujours il crut ſon ſang trop payé par mes larmes ;
Ah ! ce ſang était pur. En plaignant ſon malheur,
L'amour était du moins conſolé par l'honneur :
Mais il me faut pleurer, dans ſon triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCENE IV.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

AMBLÉTUSE.

IL n'eſt plus d'eſpérance : & j'ai vu votre fils
Bleſſé, mais plus ardent, raſſembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvrait ſon viſage,
Ses yeux étincelaient du feu de ſon courage.
A peine de ſon ſang on arrête les flots,
Qu'au-devant de la Mort il retourne en Héros ;
Et du brave Mauni repouſſant les bannières,
Il a, pour la retraite, aſſuré nos barrières.
Il voulait plus. Nos ſoins retiennent ſa chaleur ;
Imprudence exçuſable à ſa jeune valeur.
Le voici.

SCENE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURELE *le bras en écharpe, & soutenu par un Bourgeois.*

SAINT-PIERRE, *allant vers son fils & l'embrassant.*

VIENS, reçoi le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon sang tu fais un digne usage:
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon père, en ces momens funestes,
Assez pour honorer & vendre cher ses restes;
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis,
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.
De mes sens trop émus excusez la faiblesse.

(*Il s'assied; son père le serre dans ses bras.*)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse:
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras;
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas;

Donner, en vrai Français, à mon heure dernière;
Mon sang à ma Patrie, & mes pleurs à mon Père!
(*A Aliénor.*)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un Héros je tombe avec honneur.
Je défendais Harcourt mourant sur la poussière;
Un Guerrier m'a blessé.... J'ai reconnu son frère:
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...
Jugez si le mourant est le plus malheureux.

ALIÉNOR.

Ciel! tu veux lui choisir les plus chères victimes:
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes!

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Ami, les Chefs du Peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE *fait signe qu'on les laisse entrer.*

(*A Aliénor.*)
Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle.
Que votre Sexe en vous ait toujours un modèle:
Souverain des Français, il peut tout sur leurs cœurs.
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la Patrie, il nous la rend plus chère.
D'un Peuple sans espoir éclairez la valeur;
Vous êtes son Oracle, il consulte l'Honneur.

SCENE VI.

SCENE VI.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

DÉFENSEURS de Calais, Chefs d'un Peuple fidèle,
Vous, de nos Chevaliers, l'envie & le modèle ;
Faudra-t-il, pour un tems, voir les fiers Léopards
Sur nos Lys usurpés s'unir sur nos remparts ?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil,
Dans nos Forts ébranlés, voit toujours son écueil.
La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits & de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre Aurore appelait le retour ;
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombans méditait son passage :

Le jour reparaiſſait : & ſes regards ſurpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges deſtructeurs renverſés ſur lui-même,
Ce courage plus grand que ſon courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux aſſauts qui n'ont pu vous laſſer.
Il remit ſa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faibleſſe ennemis invincibles :
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la Mort dans ces lieux dévaſtés :
Du Ciel & des Saiſons les rigueurs meurtrières,
La diſette, la faim nous ont ravi nos frères ;
Et la contagion, ſortant de leurs tombeaux,
De ces morts ſi chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, reſſource horrible & chère,
De la fidélité reſpectable ſoutien,
Manque à l'Or prodigué du riche Citoyen ;
Et ce fatal combat, notre unique eſpérance,
Nous ſépare à jamais des ſecours de la France :
Tandis que cent vaiſſeaux environnant ce port,
Renferment, avec nous, l'indigence & la mort.
Si, d'un Peuple aſſiégé, la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au Vainqueur vaillamment combattu,

J'y pourrais, avec vous, résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime;
Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime,
Sur le Thrône des Lys, au mépris de nos Loix,
Un serment sacrilège autorise ses droits:
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles,
En Prince qui pardonne à des Sujets rebelles.
Vous ne donnerez point, à nos tristes Etats,
Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteraient pas:
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle:
Nous mourrons pour le Roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous:
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un Chef si généreux.
Mon père projettait un noble sacrifice.....
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse!
Ah! j'en rends grace au Ciel. Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.

Songez que, cette nuit, le Vainqueur furieux,
Peut, au premier assaut, se voir maître en ces lieux:
De ce Peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un faible rang couronne nos murailles:
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils sanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la Mort soit du moins l'asile de l'Honneur.
Vous verrez, comme moi, vos épouses fidèles
Encourager vos mains heureusement cruelles,
Et pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un stérile monceau de cendre & de poussière:
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnaisse les cœurs dont il s'est séparé;
Qu'il en meure de honte: & que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon
frère.
Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins que, sans changer de
Maître,
Cessant d'être Français, Calais a cessé d'être.

AURELE.

O noble emportement! déſeſpoir de l'Honneur
Qui ranime mes ſens & paſſe dans mon cœur
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple
Et ſon ſort déſormais dépend de notre exemple:
Il faut, pour relever ſes Peuples abbatus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chaſſer de nos bords ce vaillant Inſulaire,
Pour ravir notre Sceptre à ſa race étrangère;
Prouvons lui que ſon bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, & non nous aſſervir.
L'Anglais nous enviera nos ſépulchres de flâme:
Si d'une faible argile il affranchit ſon âme,
S'il brave la Nature & l'oſe ſurmonter,
Notre amour pour nos Rois peut auſſi la dompter.
Courons. (*Il prend la main de ſon père & s'arrête.*)
Mais je verrai, par des flâmes cruelles,
Dévorer cette tête & ces mains paternelles!....
Je ne le verrai point, ils en frémiſſent tous.....
Plus jeune, je ſaurai m'y plonger avant vous.
(*Il veut ſortir.*)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

Demeure.... O mes amis! c'eſt le Ciel qui m'inſpire:
Vous vivrez. J'ai ſauvé des Héros que j'admire:
Au Monarque, à l'Etat, conſervez vos grands cœurs;

(*A Aliénor.*)
Déclarons à l'Anglais vos projets deſtructeurs :
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la Ville,
Et l'Or, & ces dépôts de richeſſe inutile ;
S'il nous laiſſe partir, Guerriers, Femmes, Enfans,
Et porter tous au Roi nos ſervices conſtans.
Je conçois, d'Edouard, la rage frémiſſante....
Pour ſauver ſa conquête, il faut qu'il y conſente.
Eh ! qu'importe à Philippe, en ſes nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ſes Sujets ?
Abandonnons pour lui, nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ſes drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux ;
Qu'il remette en nos mains aux combats exercées,
Ses remparts les moins ſûrs, ſes villes menacées :
Et qu'en nous y trouvant, les Anglais rebutés
Reconnaiſſent Calais dans toutes nos Cités.
Madame, à ce diſcours, vous voyez que la joie,
Comme ſur votre front, dans leurs yeux ſe déploie :
Partez, brave Amblétuſe, allez en ſûreté
Au Conquérant Anglais propoſer ce traité :
Nous, annonçons au Peuple un bonheur qu'il ignore...
Quel préſent je vais faire au Maître que j'adore !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'HARCOURT, *seul.*

DANS mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même & ne me connais plus.
Cité que je remplis d'infortune & de gloire,
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.
Cher Harcourt ! O mon frère, à mes yeux immolé !
O Mortel vertueux !.... à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse, autour de moi, je vois ton Ombre errante ;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si longtems,
Rentrent tous dans mon âme, à tes derniers accens !
Ils frappent, par ta voix, mon oreille éperdue ;
Ton sang, de tous côtés, les retrace à ma vue.

La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poiſons brûlans fermentent dans mon cœur:
Et l'Amour, plus terrible en ce déſordre extrême,
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.
O toi! dont j'ai trahi la reſpectable ardeur,
Dont j'ai ſemé les jours d'amertume & d'horreur;
Si la vengeance habite en ton ame outragée,
Viens jouïr de mes maux, ils t'ont aſſez vengée.

SCENE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLAIS.

HARCOURT.

EH! bien, qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER.

Elle vient ſur mes pas;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT.

Je brûle de la voir.... & tremble à ſon approche.
De ceux qu'on a trahis l'aſpect eſt un reproche.
(Il fait ſigne à l'Officier de ſe retirer.)

SCENE III.

HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR.

(Du fond du Théâtre, marchant vers le Comte, sans l'enviſager.)

SEIGNEUR, je l'avouerai, d'un Monarque vainqueur,
Je n'oſais point attendre un tel excès d'honneur:
Quoi! pour me raſſurer ſur le ſort de mon père,
Il m'envoie....

(Harcourt ſe jette à ſes pieds.)

Ah! Grand Dieu! c'eſt Harcourt... Témérair
Qui peut donc m'expoſer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au déſeſpoir.
Ah! calmez un moment cette ardente colère.

ALIÉNOR.

Obéis à ton Roi: parle moi de mon père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de reſpecter ſes jours.

ALIÉNOR.

(*Avec joie.*)

Ah! .... je peux donc ceſſer d'entendre tes diſcours;
Adieu.

HARCOURT, *la ſuivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort eſt certaine;
Mon amour furieux ſervira votre haine.

(*L'arrêtant.*)

Demeurez, ou mon ſang va rejaillir ſur vous.

(*Il met la main à ſon épée.*)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquait pour les couronner tous.
Malheureux, meurs encor ſans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer: c'eſt mon unique envie;
Daignez ſervir de guide aux aveugles tranſports
De ce cœur, forcené juſques dans ſes remords.
Ce choc tumultueux des remords & du crime,
Va m'égarer peut-être au ſortir de l'abîme:
Un regard ſur moi-même obſcurcit ma raiſon.
Opprobre de l'Amour, fléau de ma Maiſon,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR.

Le nom d'Harcourt flétri! lâche, oſes-tu le croire?

Va, le nom des Héros, par un Traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'Immortalité :
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul ; & tes Fils glorieux
Oublieront ton néant, pour nommer leurs Aïeux :
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déjà tu couvrais d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourts les Mânes empressés
S'attendaient à l'honneur de se voir surpassés :
Ton cœur a démenti sa promesse sublime ;
Tu fais de cent vertus les instrumens du crime.
Avec moins de talens, ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offrait à notre amour, par un rare assemblage,
Le Citoyen, l'Ami, le Guerrier, & le Sage :
Utile à sa Patrie & fidèle à ses Rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits :
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étaient autant de parricides.
Achéve. Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrens de feux :
Cueille ces vils lauriers que l'Anglais veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère & couverts de ma cendre.

HARCOURT.

Ah! quels traits déchirans vous plongez dans mon sein!
Que d'horreurs!... quoi! mon frère expirer par ma main!
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrace!
L'ascendant, que sur moi vous donnaient vos appas,
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous, on me rendit rebelle:
Exilé de la France & soupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un Ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah! de ses fils absens la France est plus chérie:
Plus je vis d'Étrangers, plus j'aimai ma Patrie.
C'est pour elle & pour vous que j'ai tout entrepris,
Ma valeur en vous deux voyait son plus doux prix:
Edouard sut flatter mon amour, ma vengeance,
Edouard me parut le vrai Roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des Morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivait les débris du carnage;
Je m'entends appeler d'une mourante voix,
Je m'arrête.... O mon frère!... à mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée & tremblante;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante;

Ses cheveux tout trempés, & sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.
» Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse :
» Puisse ma mort du moins m'obtenir une grace !
» Le Roi perd un Soldat : qu'il trouve plus en toi ;
» Va lui rendre un Héros, meurs un jour comme moi.
Je l'embrasse, & son sang est lavé par mes larmes ;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes ;
On nous porte tous deux aux tentes des Vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces momens terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne & ses durs mépris, tout, confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux :
Et je sens que l'Amour, lorsque l'Honneur épure,
Donne encor plus de force au cri de la Nature.

ALIÉNOR.

Eh ! bien, ose venger nos maux & tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,
Rends un malheureux pere à sa fille tremblante,
Et la gloire, & la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irais te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes Chevaliers !

Mais hélas !...Vaine erreur ! ſonge de l'Eſpérance !
Le ſalut de Calais n'eſt plus en ta puiſſance :
La faim vient d'énerver un reſte de ſoldats,
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos Chefs la promeſſe ſacrée
De ces murs, à l'Anglais, offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connais l'abîme où je ſuis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres,
J'ai mis entr'elle & moi d'invincibles barrieres.
Mais...je puis des Français rejoindre les drapeaux....
Que dis-je ? . . . Eh ! penſez-vous qu'à mes ſermens nouveaux
L'inflexible Valois rende ſa confiance ?
Édouard a des droits ſur ma reconnaiſſance :
Sa fidèle amitié me livra ſes ſecrets :
Irai-je, contre lui, m'armer de ſes bienfaits,
Moi, qui malgré la voix de ſon Sénat auguſte,
L'ai ſeul précipité dans cette guerre injuſte ?
Ah ! le Comte d'Artois traîna juſqu'à la mort
L'horrible déſeſpoir d'un impuiſſant remord,
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit ſon Maître.

ALIÉNOR.

Qui s'avance en ces lieux ? Je vois de toute part
Les Chefs des Citoyens . . .

HARCOURT.

C'eſt l'ami d'Édouard,
C'eſt le brave Mauni, que cette garde annonce ;
Et qui vient de ſon Prince apporter la réponſe.

SCENE IV.

ALIÉNOR, HARCOURT, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI.

REBELLES, qui bravez dans Édouard vainqueur
Les droits de ſa naiſſance & ceux de ſa valeur,
Si ma main n'arrêtait les traits de ſa colère,
Les ſupplices ſeraient votre commun ſalaire ;
A la fureur du Glaive il vous livrerait tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleraient ſur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule inſenſée,
Qui court à ſa ruine en victime empreſſée,

Et des loix d'un Héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'Usurpateur pour Maître :
Mais sachez qu'un tel Roi n'a pas longtems à l'être ;
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos Vainqueurs saura vous retrouver.
D'Édouard cependant la sevère justice
Éxige, & j'en frémis, un sanglant sacrifice.
» Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
» Et par l'impunité j'invite aux attentats :
» Le châtiment du crime en détruira l'exemple.
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple :
(*Sans dureté.*)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos Citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits !

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits

HARCOURT.

Ah ! Dieu !

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô Ciel, la vertu malheureuse.

AURELE.

AURELE.

O de la cruauté recherche industrieuse !
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur !
L'Anglais va doublement repaître sa furie
Du sang de nos Guerriers & de notre infamie.
C'est peu pour Édouard d'immoler six Héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer sous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfans, ou nos frères !
Ah ! je frémis d'horreur qu'on ose à des Français
Prescrire insolemment de si lâches forfaits.

(*A Mauni.*)

Qui peut les ordonner, les commettrait sans doute.
C'est la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un Peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé :
Et ses derniers momens vont encor vous l'apprendre.
Tombons, braves amis, sous notre Ville en cendre.

(*A Alienor.*)

Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre Ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne.

(*A Mauni.*)

Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,

Et soit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des Français ait offert à leur Maître.

(*Les Bourgeois font un pas pour sortir.*)

HARCOURT, *impétueusement.*

Non, braves Citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends, envers vous, expier ma victoire :
Et chéri d'Édouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout.... jusques à mes larmes....

(*Avec dépit.*)

C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.
Mais s'il me rejettait, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvait fermer son cœur,
Je confondrai mon sang au sang des six victimes ;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des Héros.

(*A Aliénor.*)

Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie ;
Mais mon dernier regret sera pour ma Patrie.

[*Il sort.*]

SCENE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

QU'IL fléchisse Édouard, il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'âme d'un Chevalier & d'un Vainqueur modeste.
Des fureurs de mon Roi je gémis plus que vous;
Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux;
La Cour, qu'attendrissait le respect & l'estime
Qu'inspire à ses Vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir, secondait mes efforts;
Rien ne peut appaiser sa haine & ses transports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une Loi d'État, un devoir politique:
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh! bien, le désespoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?

En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'Ennemi ?
Ce n'est point à mourir que la Gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa Patrie :
Un aveugle courage est-il une vertu ?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux Tentes des Anglais la fureur nous entraîne,
Allons ensanglanter leur Victoire inhumaine ;
De notre perte encor forçons les à gémir :
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affaiblir.
Sous leur nombre accablant si la Valeur succombe,
Elle peut entraîner ses Vainqueurs dans sa tombe ;
Expirons dans leur sang : & que notre Pays,
En perdant ses Vengeurs, compte moins d'Ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus. Vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en Héroïnes :
L'Épouse d'Édouard & l'altière Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons ; il faut armer vos compagnes chéries ;
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais,
Seront lancés par nous sur le Camp des Anglais.
Ah ! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime :

(*A Mauni.*)

Et ſaura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la Juſtice enfin ramener le Bonheur.

(*Les Bourgeois veulent encore ſortir.*)

SAINT-PIERRE.

Français, où courez-vous ? Quel tranſport vous égare
L'Héroïſme, en vos cœurs, ne peut être barbare.
[*A Aliénor & à Amblétuſe.*]
Pardonnez. Votre avis eſt par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la Vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur eſt tranquille,
Elle perd quelqu'éclat & devient plus utile.
[*Aux Bourgeois.*]
Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre Roi :
C'eſt le plus doux eſpoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au Monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un Peuple ſi cher, que l'on peut conſerver,
Puiſqu'enfin ſix Mortels ont droit de le ſauver ?
Je ſens qu'avec juſtice on craint l'ignominie
De livrer des Français à qui l'Honneur nous lie :
Mais pour fuir cette honte, il eſt un choix permis ;
Je livre le premier ... moi-même.

AURELE, *vivement.*

Et votre Fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton Père.

AURELE, *se jettant à ses pieds.*

Grand Dieu! qu'en ce moment ma naissance m'est chère!

AMBLÉTUSE.

Patrie, ah! tombe aux piés de ton Libérateur.
Que dis-je? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O Sacrifice affreux plein d'horreur & de charmes!
En attendant mon sang, Ami, reçoi mes larmes.

[*A Mauni.*]

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves Mortels,
Aux yeux de votre Roi sont les plus criminels;
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace;
Après ces deux Héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu! que ne suis-je né dans les murs de Calais?

ALIÉNOR, *le surprenant, & avec vivacité.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglais....
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple:
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui....

SAINT-PIERRE, *très-vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos Sexes ici distinguez le devoir :
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Reclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main, défendaient ce rempart,
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.
(A Mauni en lui rendant son épée.)
De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, seconda mon courage :
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement ;
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment ?
(A son fils qui donne aussi son épée.)
La France attendait plus du tien, mon cher Aurèl
Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle.
(Amblétuse remet son épée à un Ecuyer de Mauni. Tous les Chefs des Bourgeois mettent la main à leur épée, prêts à la donner.)
Que vois-je, mes amis ? A ce concours jaloux,
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous !
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du Peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au Sort seront remis :
En consacrant trois Noms, sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix & l'honneur d'y prétendre.

Ce choix fait, vers son Roi, tout Calais se rendra;
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête.
(A Aliénor.)
Adieu, voyez mon Maître, & qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Edouard, en ces lieux, vous prescrit de l'attendre;
Madame; de vos soins leur grace peut dépendre:
J'ignore ses desseins, mais....

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi?
(A Saint-Pierre.)
Magnanime Héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur:
Bravez plus que la Mort, en bravant le Malheur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe Ville.
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile.
Et je puis, dans son sein, rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers Ennemis ne seront plus fertiles :
Les Vaisseaux ravisseurs, dans ce Port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée!
De mes nouveaux Etats c'est la plus digne entrée.

C'eſt d'ici que Céſar, triomphant des Morins,
Etonna l'Océan ſous l'Aigle des Romains;
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la Guerre,
Ces Bretons ſéparés du reſte de la Terre.
C'eſt dans le même Port que le Roi des Anglais
Réunit leur Empire à l'Empire Français:
Il n'eſt plus aujourd'hui de Mer qui les diviſe;
Confondons pour jamais la Seine & la Tamiſe.

(*A un Chevalier.*)

Vous, au Sénat de Londre annoncez mes exploits:
Qu'il juge s'il préſide aux triomphes des Rois.
Sortez tous.

(*Il retient Harcourt.*)

SCENE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

JE te dois cette heureuſe conquête,
Prémices des lauriers que la Gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils, guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talens au feu de ſa valeur.

Ecoute. Il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que, sur son Thrône, abandonnant mes droits,
J'approuvai le Decret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau Prince exigeait mon hommage:
Devoir honteux! dont rien ne pouvait m'affranchir,
J'en rougis: mais les tems me forçaient de fléchir:
Je parus.... Mon Rival, ivre de sa victoire,
M'éblouït, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son Empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé:
Mes yeux voyant de près & son Peuple, & son Thrône,
De mes pertes confus, dévoraient sa Couronne:
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une âme ambitieuse!
Quel tableau!.... Je sortais de mon Isle orageuse,
Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du Thrône & de la Liberté;
Où le Peuple rival & tyran de son Maître,
Veut qu'il le rende heureux & refuse de l'être.
Dans leurs jaloux débats, le Prince & les Sujets
Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.

Bientôt leur défiance eſt mère de la Haine :
Le Chef, pour maintenir ſa puiſſance incertaine,
Eſt contraint ſur lui ſeul de raſſembler ſes ſoins,
Et du Corps de l'État néglige les beſoins.
N'ai-je pas vu moi-même un Sénat téméraire
De ſon Thrône avili précipiter mon Père ;
Charger, couvrir d'affronts ſon Monarque enchaîné,
Pour recevoir des loix d'un Enfant couronné ?
Mais que voyais-je en France ? Un Roi, Maître ſuprême,
En qui vous révérez la Divinité même :
Des Grands, que ſon pouvoir a ſeul rendu puiſſans,
Du bras qui les ſoutient appuis reconnaiſſans :
Un Peuple doux, ſenſible... une Famille immenſe,
A qui le ſeul Amour dicte l'obéïſſance ;
Qui laiſſe tous ſes droits à ſon Père aſſervis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ſes Fils.
Valois trop fortuné ! quel Roi, digne du Thrône,
Ne demande au Deſtin le Peuple qu'il te donne ?
Rendre heureux qui nous aime eſt un ſi doux devoir ;
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous eſt chère ;
De ſes Peuples aimés vous voulez être Père ;
Et je vois, ſur Calais, votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il eſt dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrais-je inventer un ſupplice trop rude,
Pour punir tant d'affronts & tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais, à ma pourſuite, a dérobé Valois:
J'ai perdu, ſous ſes murs, la fleur de mon Armée,
Et la ſaiſon de vaincre en projets conſumée.
Aujourd'hui ces vaincus, refuſant ma bonté,
Haïſſent plus mes loix qu'ils n'aiment leur Cité:
Et, quand j'y vais regner, abjurant leur Patrie,
Juſques à l'embraſer pouſſaient la barbarie.
J'allais à leur fureur les livrer ſans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont allarmé pour toi:
Et ces ſix criminels borneront ma vengeance.
C'eſt en vain que pour eux tu preſſais ma clémence.

HARCOURT.

Eh! quoi! vous me flattiez qu'en généreux Vainqueur...

ÉDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce Peuple de mourans, ces déplorables reſtes
Des foudres de la Guerre & des fléaux céleſtes,

Conſervaient leur fierté dans des yeux preſqu'éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étaient ſereins:
Leur joie a conſterné mon Armée immobile;
Ils ſemblaient triompher en fuyant de leur Ville:
Un ſeul tournait vers elle un regard déſolé;
On lui nomme ſon Roi, je le vois conſolé.

SCENE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*Les ſix Bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI.

PAR votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD.

Perfides, qui, longtems illuſtrés par vos crimes,
Outragiez le Vainqueur & le Roi des Français....

AURELE.

Vous, leur Roi?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des Sujets.
(*À Edouard.*)
Aux pieds de mon Vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Croi qu'elle y va tomber: ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'Echaffaud, où tu seras livré,
Du Thrône qui m'attend est le premier degré.
Traître, c'est donc par toi, par ta perfide audace,
Que ma Victoire ici devient une disgrace!
Je veux gagner des cœurs; & quel prix est le mien?
Une vaste Cité sans un seul Citoyen:
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre, à vos vertus, tous les cœurs vont s'offrir:
Valois n'en laisse point en France à conquérir.
Le Peuple de Calais instruit votre prudence:
Dussent tous les Français s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos Cités vous servir,
De nouveaux Citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bien-tôt la Terreur glace un Peuple rebelle.

Mais.... qui ſont ceux de vous dont le Sort a fait choix ?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wiſſans, Noms obſcurs autrefois,
Maintenant immortels aux faſtes de l'Hiſtoire,
Dans ma ſeule Famille ont renfermé la gloire,
Dont tous nos Citoyens ſe montraient ſi jaloux.

ÉDOUARD, *avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*

Quoi ! c'eſt-là ta Famille ?

AMBLÉTUSE, *ou un autre Bourgeois.*

Oui ; quel honneur pour nous !
Valois, ſans vos rigueurs, n'aurait pû nous connaître ;
Et nous allons mourir pleurés par notre Maître.

AURELE, *avec vivacité.*

Que n'avez-vous pû voir le triomphe inouï,
Dont par vous ſeul, Seigneur, nos regards ont joui ?
Quand ce Peuple, quittant des demeures ſi chères,
L'eſpoir de ſes Enfans, les tombeaux de ſes Pères,
Prêt à nous laiſſer ſeuls dans ces remparts déſerts,
Apportait à nos pieds tant d'hommages divers.
O mêlange touchant de douleur, d'allégreſſe,
D'envie & de pitié, d'horreur & de tendreſſe !

Les

Les Femmes, les Vieillards nous ſerraient dans leurs bras;
Leurs fils venaient baiſer la trace de nos pas :
Nos viſages, nos mains ſe trempaient dans leurs larmes....
Ah! Seigneur, la Victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD.

Tout m'étonne & m'irrite.... Ah! c'eſt trop me braver.
De ma juſte fureur rien ne les peut ſauver.

HARCOURT.

J'en appèle à vous-même, & je prends leur défenſe.
Vous aviez, à mon choix, remis ma récompenſe,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laiſſaient quelques regrets;
Eh! bien, n'ordonnez pas, hors des Champs de la Gloire,
Que le ſang des Français ſouille encor ma Victoire :
C'eſt-là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'éxil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel diſcours! Un éxil!

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux ſont deſſilés par la mort de mon Frère;

Ah ! mon zèle pour vous m'a fait ſon aſſaſſin ;
Je commandais au bras qui lui perçait le ſein.
Doublement parricide, hélas ! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le ſein de ma Patrie :
Les feux qui dévoraient nos moiſſons, nos Cités,
Ont éclairé partout mes pas enſanglantés.
Envers vous & Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le Remords me guide,
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces Guerriers
Dont un ſang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien....

ÉDOUARD.

Quel tranſport de votre âme s'empare ?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare ?
Pleurez la mort d'un Frère, & ſurtout ſes erreurs :
La Patrie, à mes yeux, coûtait auſſi des pleurs :
Mais quoi ! c'eſt en ſon Chef, en Moi qu'elle reſide,
(*Regardant les Bourgeois.*)
Non dans l'obſcur ramas de ce Peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur....

ÉDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de conſentir
A cet éxil ſuſpect.... que je dois prévenir ;
Si j'épargnais, pour vous, ce Maire & ſes complices,
Je voudrais, par leur grace, enchaîner vos ſervices.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

la méritez pas. Votre noble remord,
vous rend à mon Roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre.*

tez.

[*A des Soldats.*]

Dans la prison qu'on aille les conduire;
ils attendent l'Arrêt que je dois vous prescrire.

[*Les Bourgeois sortent.*]

[*A d'autres Soldats.*]

pelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
ez la de vous suivre & de se rendre ici.

[*Mauni sort.*]

HARCOURT.

oi! Seigneur, Aliénor....

ÉDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes,
us répondriez mal à mes bontés secrettes:
ttendais ce grand jour pour les faire éclatter...
us serez bien ingrat, si vous m'osez quiter.
st la seule Aliénor qui peut, avec prudence,
gler, dans vos destins, les destins de la France;
décider du sort de ces vils Citoyens,
nt vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous esperez en vain....

ÉDOUARD.

[*A Mauni.*]

Je la vois. Qu'on nous lai

[*A Harcourt.*]

Allez.

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR.

ÉDOUARD.

TANT de vertus ornent votre jeuness
Que leur éclat célèbre éxige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus ;
Je viens vous les offrir. Ils sont dignes, Madame
Et du profond génie, & de la grandeur d'âme,
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un Amant & d'un Pè
Enfin les jours proscrits de ce coupable Maire.

[*Ils s'asseyent.*]

La Victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon Peuple assujetti.

laiſſant partout des traces de ma gloire,
franchi la Dordonne, & la Seine & la Loire :
nt que ma valeur triomphât dans Créci,
porté mes drapeaux juſqu'aux champs de Neuilli:
re une bataille & Paris me couronne.
les premiers Français qui, m'appelant au Thrône,
nes droits reconnus ſont les dignes appuis,
ent de ma Grandeur cueillir les premiers fruits.
ez ce titre auguſte à ma reconnaiſſance :
avez, ſur un Père, une entière puiſſance ;
exemple & le vôtre, en tous lieux révérés,
aîneront les cœurs par ma gloire attirés.
ets à ce ſervice un prix ineſtimable.
ve votre Père au rang de Connétable ;
arcourt, que vous aimez, je fais un Souverain ;
Vice-Roi de France, il reçoit votre main.
dres, plus que Paris, éxige ma préſence ;
ſerez mon égale & Reine en mon abſence ;
au Thrône, en un mot, que vous pouvez monter:
eſtime vous l'offre, oſez le mériter.

ALIÉNOR.

rai plus, Seigneur... mais, ſans que je l'annonce,
que vous m'eſtimez, vous ſavez ma réponſe.

ÉDOUARD.

yez-moi, conſultez un Père....

ALIÉNOR.

Moi, Seigneur !
Je ne l'outrage point ... j'ai consulté mon cœur

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile ...

ALIÉNOR.

Ah ! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerais mon Père & servirais mon Roi.
Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'êt
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour Ma
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'Amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre Maître au respect devait du moins s'attend

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon Maître, & vous savez nos L
Je respecte Edouard.... s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivac*

Quelles Loix ! ou plutôt quel nom imaginaire
Oppose-vous aux droits que je tiens de ma Mèr

Eſt-ce à vous de citer, comme Loi de l'Etat,
Un abus, condamné dans tout autre climat;
Dont l'Equité gémit, dont la Raiſon s'indigne;
Qui, pour tout votre ſexe, eſt un affront inſigne;
Contraire aux douces mœurs de ce Peuple vanté,
Qui ſert également la Gloire & la Beauté;
Qui, du rang de ſes Rois, bien loin de vous proſcrire,
Au-deſſus de leur Thrône élève votre Empire.
Ah! vous nous ſurpaſſez dans l'art de gouverner.
Ma mère eſt le Héros qui m'apprit à règner.
De vos trois dernier Rois cette Sœur magnanime
M'a tranſmis, ſur les Lys, un titre légitime.
Qui peut d'un droit ſi ſaint me priver déſormais?
Quel autre doit règner ſur la France?

ALIÉNOR.

Un Français.

Lorſqu'en nommant un Roi, nos généreux Ancêtres
Ont nommé dans ſes Fils la race de nos Maîtres,
Quand des Soldats vainqueurs portaient ſur un Pavois
Le plus vaillant Soldat, Père de tous nos Rois;
D'un Peuple libre & fier, qui ſe donnait lui-même,
Tel fut le premier vœu, la Loi juſte & ſuprême:
Que ſon Sceptre, en tout tems, aux Français réſervé
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé:
Et ſi la même Loi, mais ſans nous faire outrage,
De ce Thrône, à mon Sexe, interdit l'héritage;

C'eſt de peur que l'Hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne, en nos Fils, les Fils de l'Etranger.
Avant vous, cette Loi, contre vous fut portée :
Ecrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'eſt affermie à l'ombre des Lauriers,
Par trois Races de Rois & neuf Siècles entiers.
Le Français, dans ſon Prince, aime à trouver un Frère,
Qui, né Fils de l'Etat, en devienne le Père.
L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais diviſé nos vœux & nos tributs.
De-là cet amour tendre & cette idolâtrie
Qui dans le Souverain adore la Patrie :
Sublime paſſion d'un Peuple impétueux,
De l'Empire des Lys fondement vertueux ;
Et qui, le diſtinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent Souverains envier nos Monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je ſuis enflammé.
C'eſt moi qu'à cet excès j'aurais dû voir aimé,
Peuple ingrat!.... Mais il faut que ta haine fléchiſſe,
Ou que, juſte à la fin, la mienne t'en puniſſe.
Choiſiſſez à l'inſtant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma ſévérité.
Du ſang qui va couler, je vous rends reſponſable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,

Cette fauſſe Vertu, ce préjugé des Loix,
Qui traite en Etranger le pur ſang de vos Rois;
Vous livrez à la mort ces Citoyens rebelles,
Dont vous pouviez ſauver les têtes criminelles:
L'honneur de conquérir & votre Père & vous,
M'allait faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, Seigneur; la Renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe allarmée:
Autant vous déployez de grace & de douceur,
Quand d'un Sujet utile il faut gagner le cœur;
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves Citoyens,
Qui, mourant pour l'Etat, en ſont les vrais Soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie;
Et ma gloire n'eſt point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il eſt vrai, leur mort me fait frémir.....
Je verrai leur courage: il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes.... que, ſans tarder, l'échaffaud ſe prépare.

SCENE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *voyant Harcourt qui entre avec les Gardes.*

AH! de nos Citoyens viens défendre les jours;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours;
Toi seul les as perdus; & s'ils meurent, j'expire.

HARCOURT, *vivement à Édouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire?
La valeur de ce Maire & ses rares vertus.....

ÉDOUARD.

La valeur d'un Rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(*A Harcourt.*) (*A Édouard.*)
Ton Arrêt. Jamais à son courage
Je n'aurais pû tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces Malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter,
Un cœur, pour qui le vôtre est peut-être sensible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible.....
Que dis-je? votre Armée où je porte mes pleurs,
Vous fera, malgré vous, abjurer vos fureurs:

Ses Chefs ne voudront pas que, de votre injuſtice,
Le ſanglant déshonneur ſur leurs fronts rejailliſſe;
Que l'Univers accuſe un Peuple de Héros
D'avilir ſa Victoire en ſervant vos bourreaux:
L'Anglais n'obéit plus, lorſque ſon Roi l'outrage.
(*A Harcourt.*)
Toi, vers nos Citoyens que ta foi ſe dégage:
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs deſtins,
Je les verrais Vainqueurs, & Vainqueurs plus humains:
Songe, ſi de la Mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait ſerment... de ne leur point ſurvivre
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

QUoi! je veux pardonner, on me force à punir:
Je vois, par mes bontés, tous les cœurs s'endurcir.
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulais vous nommer Vice-Roi de la France,
Par l'Hymen d'Aliénor combler votre bonheur:
Elle a refuſé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.

Puis-je me plaindre, hélas ! de sa vertu sévère ?...
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un Frère.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces Malheureux pour qui mon Frère est mort ;
Leur supplice est ma honte, & mon cœur le partage.
La mort de Régulus dèshonora Carthage.

(Très-vivement.)

Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la Patrie.
Vous, sur qui l'Héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirés.
Votre ame, en les perdant, gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable ;
Un Prince y peut tomber sans devenir coupable ;
Il l'est, si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter & croyez me fléchir !
Vous pensez, pour autrui, désarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Non, non. Avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, Ingrat, que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat !.. Qu'ai-je reçu pour prix de mes services
J'aſpire à vous ſauver d'horribles injuſtices ;
Écoutez ma prière, & c'eſt vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter,
Qu'en défendant, Seigneur, ces illuſtres Victimes
Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.
Si je n'euſſe vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grace à refuſer ici ?

ÉDOUARD.

C'en eſt trop. Réprimez cette audace importune.
Vous avais-je mandé, lorſque votre infortune
Vint, par mes prompts ſecours, relever ſes débris ?
Vos ſervices dès-lors ſont des devoirs remplis.
Votre ſang appartient au véritable Maître,
Qu'un ſerment libre & ſaint vous force à reconnaître
Je le ſuis... & je ſais contraindre au repentir
Ceux de qui l'inſolence en perd le ſouvenir.

[*Il ſort.*]

SCENE VII.

HARCOURT, *ſeul.*

QUELLE confuſion, & quel reproche infâme !
Je ne vis plus.... la Honte eſt le néant de l'Ame.

Voilà le terme affreux du bonheur paſſager
Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.
Si-tôt qu'il peut déplaire, on dépouille ſans crainte
Le faſte intéreſſé d'une amitié contrainte ;
La faveur diſparaît : les flétriſſans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à ſon Pays :
Et tirant de ſa faute un cruel avantage,
On veut que, ſans murmure, il dévore l'outrage.
On eſt juſte..... Ah ! j'invite à marcher ſur mes pas.
Ingrat, ſuis je ſurpris de trouver des Ingrats ?
Tremblez ; faibles Sujets, qui trahiſſez vos Maîtres ;
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.
Mais allons voir ce Maire, & partageons ſon ſort.
Qu'un ſi beau déſeſpoir éterniſe ma mort ;
Qu'on diſe, en apprenant cet effort magnanime :
Il ſerait mort moins grand, s'il eût vécu ſans crime.

Fin du troiſième Acte.

Pluſieurs Perſonnes ont exigé que l'on rétablît les deux premiers Vers de ce Monologue, qui n'ont pas été bien entendus à la première repréſentation, & qui ont été changés ainſi aux repréſentations ſuivantes :

Ah ! je reſpire à peine, & cette honte infâme
Dans un Néant affreux ſemble plonger mon âme.
Voilà le terme, hélas ! &c.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente la Priſon.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O mon Fils ! mes Amis ! qui l'eût penſé jamais,
Que nous habiterions ce ſéjour des forfaits ?
Ah ! ſans doute, avant nous, ces chaînes flétriſſantes
Ont courbé, ſous leur poids, les Vertus gémiſſantes :
Mais combien de Mortels voudraient nous diſputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter !
Que je te dois d'encens, Souverain de mon être !
Pour quels brillans Deſtins ta bonté me fit naître !

Si, dans l'obscurité, tu plaças mon berceau,
Les rayons de la Gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat, étendu sur la France,
Des Siècles reculés franchir l'espace immense ;
Et Calais recevant, de vingt Peuples jaloux,
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
Jouïssons, mes Amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la Patrie entière :
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir,
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes,
Répandent les Vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE.

Ah ! que, né d'un tel Père, un Fils s'en applaudit !
Mon âme, entre vos bras, s'enflamme & s'aggrandit.
Voilà comme aux Vertus, guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'applanir leurs sentiers difficiles :
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir :
Vous prêtiez au Devoir les charmes du Plaisir.
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me desiriez-vous après les plus longs jours ?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours :
Plus que le Champ de Mars votre Echaffaud m'illustre ;
Oui, son opprobre, Amis, nous donne un plus beau lustre.

Aux

Aux Victimes d'Etat qui livrent leur grand cœur,
Ce Théâtre de honte eſt l'Autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les Bourgeois.*

Ah ! j'y crois voir leur ſang, le tien qui ſe confond ;
A tes derniers ſanglots mes entrailles répondent.

(*A Amblétuſe, montrant ſon fils.*)

Avais-je, en l'élevant dans l'eſpoir le plus beau ;
Formé tant de Vertus pour le fer d'un bourreau ?

(*Se reprenant avec chaleur.*)

Vous qui me connaiſſez, pardonnez ce murmure :
On pleure ſa Victoire en domtant la Nature.
Jamais un cœur Français ne la peut étouffer.
Mais.... il en eſt plus grand d'oſer en triompher :
Dans ces combats affreux tout ſon ſang ſe ſoulève ;
Il marche au ſacrifice, il frémit.... & l'achève.

SCENE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

JE viens, digne Français, t'apporter des tributs
Que le plus juſte orgueil n'aurait pas attendus.
Nos Chevaliers Anglais, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offenſaient leur Prince, au fond de ces cachots
Tu verrais à tes piés cette Cour de Héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant ſon Maître,
Londre va deſirer de t'avoir donné l'être.

[*Aux ſix Bourgeois.*]

Votre amour pour vos loix & pour votre Pays
D'un Peuple juſte & fier enchante les eſprits.
L'Anglais eſt Citoyen : & ſa raiſon ſuprême
Veut qu'une Nation ſe chériſſe elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les Humains,
Se ſerre en chaque État par d'autres nœuds plus ſaints :
Je ſais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reſte de la Terre :

Je vois les mêmes nœuds de la France à ſes Fils.
Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur Pays,
Qui, voyant ſes malheurs dans une Paix profonde,
S'honorent du grand nom de Citoyens du Monde;
Feignent, dans tout climat, d'aimer l'Humanité,
Pour ne la point ſervir dans leur propre Cité:
Fils ingrats, vils fardeaux du ſein qui les fit naître;
Et dignes du Néant, par l'oubli de leur Etre.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons ſans fard; mourant pour les Français,
Nous eſpèrons laiſſer des noms chers aux Anglais:
Plus rivaux qu'ennemis d'un Peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, Seigneur, eſt ſon eſtime.

MAUNI.

Cette eſtime n'eſt pas un titre infructueux:
Sachez quels ſont pour vous nos efforts vertueux.
L'Épouſe d'Édouard, l'intrépide Iſabelle,
Qui vient de triompher de l'Écoſſais rebelle,
Et qui, nous ramenant ſes bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs;
A la voix d'Aliénor, a pris votre défenſe,
Et d'un Époux, qui l'aime, implore la clémence.
Vous avez vu leur Fils qui, dès ſes premiers jours,
Éclipſe Édouard même au plus haut de ſon cours:

Héros dans le combat, homme après la Victoire,
Les Vaincus consolés lui pardonnent sa gloire :
Son Pere, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci :
La Nature & l'Amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de Vengeance.

AURELE, *avec transport.*

Mon Père... Ah ! vous vivrez.

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant il jouïra de l'honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor & ses vives allarmes...

SCENE III.

ALIÉNOR, MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNOR.

ILLUSTRES Malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens... à mes derniers adieux.
Dans la cour du Palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échaffaud, les haches toutes prêtes.

Harcourt pâle, tremblant, & les yeux égarés,
A détourné de moi ſes pas déſeſpérés ;
Sa voix & ſes ſanglots expiraient dans ſa bouche :
Ce ſeul mot a rompu ſon ſilence farouche :
Ils vont mourir... il fuit en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi ! Rien n'a déſarmé le courroux du Vainqueur ;
Ni les pleurs de ſon Fils, ni les pleurs de la Reine ?

ALIÉNOR.

Eh ! que peut la Pitié ſur cette âme inhumaine ?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille & fier,
Tomber des Légions ſous la flâme & le fer ;
Des Flottes s'écraſer ſur les Ondes ſanglantes,
Enfin des Nations pour lui ſeul expirantes ?
Son orgueil s'accoutume à compter les Mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ſes Autels ;
Vous-mêmes, ſes amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ſes conquêtes :
Des pleurs, hélas ! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur, qui dans le ſang apprit à s'endurcir ?

MAUNI.

Ah ! tant de réſiſtance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide aſſûrer ma diſgrace,

Faisons parler enfin la dure Vérité ;
D'un Homme & d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux Ennemi, qu'allez-vous entreprendre ?
Ah ! daignez écouter....

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous ;
Il vous couvre de gloire, & la honte est pour nous.

[*Il sort.*]

SCENE IV.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS

ALIÉNOR.

AH ! du cœur d'Édouard c'est en vain qu'il espère,
Il est inexorable, & tout craint sa colère :
Tel est son ascendant sur l'esprit des Soldats,
Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas :
On blâme sa fureur, mais elle est obéïe.
Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.

Hélas ! votre salut en mes mains fut remis :
Mais je rougirais trop de vous dire à quel prix... ;

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous aurait vu faire ;
N'en parlons plus. Quel est le sort de votre Père ?

ALIÉNOR.

Lui seul, pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un faible & doux espoir.
Édouard, consommant ses affreux Sacrifices,
Voulait que ce Héros partageât vos supplices...
Ah ! cessez d'en frémir. Attendri par mes pleurs ;
Son Fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins, près du Roi, mon Père se va rendre ;
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connaissez Valois, & le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour.
Qui, dût-il pour vous seuls cèder une Province,
Des Sujets tels que vous valent le plus grand Prince ;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,
Et la rançon des Rois est due à leurs Soutiens.

SAINT-PIERRE.

Inspire mieux mon Maître, ô Puissance céleste !
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste.
Partez, opposez-vous à ce dangereux soin ;
Qu'on permette ma mort, l'État en a besoin.

Vous voyez cette guerre, en disgraces féconde,
De nos débris fameux couvrir la Terre & l'Onde :
Chez les Français, toujours l'excès du Sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand ;
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite & hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas ! ils ont pensé
Que le Siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commune,
Une âme inébranlable aux coups de l'Infortune,
Digne de nos Aïeux & de ces tems si chers
Où les Lys florissans ombrageaient l'Univers ;
Et vous verrez soudain, par tout ce Peuple avide,
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide ;
Devenus ses Rivaux de ses Admirateurs,
Son noble enthousiasme embrâsera les cœurs :
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le Sort par leur constance extrême ;
Et peut-être à l'Etat rendront un plus beau jour,
Que ces jours qu'il croyait regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables ;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE.

Bien plus. Si du Destin les nouvelles rigueurs
Chez nos Neveux un jour ramenaient nos malheurs ;

Du Héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la Gloire, à leurs yeux, offrira dans son Temple,
Jusques au fond des cœurs attendris & confus
Ira chercher l'Honneur, éveiller les Vertus ;
Et dans les Citoyens du rang même où nous sommes,
Déployer le Génie & l'âme des Grands-Hommes.
C'est ainsi qu'un Mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais ;
Et qu'après un long cours de Siècles & d'années
De sa Patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR.

O courage ! ô Vertu ! dont l'héroïque ardeur,
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur.
Ils font presque approuver à mon âme ravie,
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout.... & souvent, en effet,
Le sort des Souverains dépend d'un seul Sujet.
Harcourt trahit son Prince & d'Artois l'abandonne
Un Maire de Calais raffermit sa Couronne !
Quelle leçon pour vous, Superbes Potentats !
Veillez sur vos Sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, sous l'Oppresseur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Édouard :
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCENE V.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLAIS, GARDES.

L'OFFICIER.

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a signé cet Arrêt exécrable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échaffaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à sa Suivante.*

Fuyons.... Soutenez-moi. La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me suit & m'environne.
(*A Saint-Pierre.*)
Mon Père, pardonnez, je tombe dans vos bras:
Recevez ce doux nom que je vous dois: hélas!
Vous m'avez inspiré la Vertu....

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'usage.

Pleurer ceux qu'on admire eſt-ce les offenſer ?....
Que n'ai-je ſur Harcourt de tels pleurs à verſer ? ..
Quoi! le fer va frapper le Fils auprès du Père,
Sur les corps expirans de leur Famille entière !
L'horreur glace mes ſens & m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*
Adieu, Madame.

ALIÉNOR.
Adieu, pour la derniere fois.
(Elle ſort.)

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE.

FAUT-IL vous ſuivre ?

L'OFFICIER.
Hélas ! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.
Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.
Ton courage invincible

Semble épuiser le mien... Quel surcroît de douleurs,
Quand la Vertu sourit à ses bourreaux en pleurs !

SAINT-PIERRE, *embrassant les Bourgeois.*
On vient. Embrassons-nous... Je marche à votre tête.
Martyrs de la Patrie, allons, la palme est prête.

(*Il va pour sortir.*)

Mais.... que nous veut Harcourt?

SCENE VII.

SAINT-PIERRE, AURELE, LES SIX BOURGEOIS, HARCOURT, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'Officier & aux Gardes.*

SORTEZ, braves Guerriers;
J'ai des ordres secrets pour voir ces Prisonniers.

[*L'Officier & les Gardes sortent.*]

[*Aux Bourgeois.*]
Français.... Ah! de ce Nom ne pourrai-je être digne?

(*A Saint-Pierre seul.*)
Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne :

Oui, j'ai perdu mon Frère, & vous, & mon Pays;
Cette main fume encor du sang de votre Fils :
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace,
De ce jeune Guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT-PIERRE, *avec joie,*

Ciel !

HARCOURT.

Il serait affreux que du commun malheur
Une seule Famille épuisât la rigueur....

SAINT-PIERRE.

Quoi !... quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice ?

HARCOURT.

[*Vivement, comme une chose qui lui échappe,*]
Sans doute, un autre y court avec plus de justice.
(*A Aurèle, en se reprenant.*)
Partez, l'échange est fait, marchez au Camp Français :
Il n'est pas loin du nôtre, & vos guides sont prêts.
Allez, & renonçant à des Vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles ;
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon Roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURELE.

Mon Père.... Non, Seigneur. Qui ? moi, que j'abandonne....

HARCOURT.

C'eſt au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne:
Partez.

AURELE, *avec fureur.*

Quel eſt celui dont l'injuſte Vertu,
S'offrant pour me ſauver....

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnais-tu ?...
C'eſt Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi !

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme;
J'y ſurprends un projet que j'admire & je blâme :
Vous juriez ce matin de nous ſuivre au trépas ;
Vous trompez Édouard, vous ne m'abuſez pas.

HARCOURT.

Eh bien ! s'il était vrai, ce projet équitable,
Qui, ſauvant l'innocent, devouerait le coupable ?...

AURELE.

Quoi ! je conſentirais ? ...

SAINT-PIERRE.

Vous oſeriez penſer ?...

HARCOURT, *impétueuſement.*

Il doit y conſentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre :
C'eſt peu de vous toucher, j'aſpire à vous convaincre;
Le tems preſſe. Écoutez. Ce n'eſt point vous, hélas !
Intrépide Vieillard, que j'arrache au trépas :
L'Honneur peut murmurer que ce grand ſacrifice
Soit votre digne ouvrage, & ſans vous s'accompliſſe,
Je le ſais. Mais ce Fils, qu'au milieu des tourmens
Un zèle aveugle immole à la fleur de ſes ans;
Lui que dans votre cœur reclame la Nature;
Lui, ce Héros naiſſant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos Guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ſes Vertus aux beſoins de l'Etat.
Choiſiſſez entre nous comme choiſit la France.
Croyez-vous qu'un moment ſa Juſtice balance,
Qu'elle ſouffre qu'un ſang ſi cher à ſon amour
Par mes crimes deux fois ſoit verſé dans un jour ?
Mourant ſans votre Fils, votre gloire eſt la même :
Et ſi vous m'admettez à cet honneur ſuprême :
Quels que ſoient mes forfaits, je les répare tous ;
C'eſt un laurier de plus pour la France & pour vous.
Songez ſurtout, ſongez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage :
Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le Fils du Héros de Calais

Pour ſes heureux talens quelle vaſte carrière !
Ah ! voyez-le venger ſa Famille & ſon Père ;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter ſur votre tombe au rang des Chevaliers,
Et fonder de Héros une Race nouvelle,
Digne dans tous les tems d'une ſource ſi belle ;
Se vouant d'âge en âge à la gloire des Lys ;
Et que vous immoliez dans ce vertueux Fils.....
Eh bien ! ce tendre eſpoir vous arrache des larmes...
(Avec tranſport à Aurèle, en lui préſentant ſon épée.)
Pars, accepte ce fer, rends l'honneur à mes armes.

AURELE.

Moi, tromper Edouard, fuir & me parjurer,
De mon Père expirant oſer me ſéparer ;
Moi, qui m'étais flatté qu'une pitié ſoudaine,
Voyant tomber ma tête, épargnerait la ſienne !

HARCOURT.

Tu redoubles ſes maux en y joignant les tiens.

AURELE.

Je ſoulage mes maux en partageant les ſiens.

HARCOURT.

L'eſpoir de le venger....

AURELE.

L'horreur de lui ſurvivre....

HARCOURT.

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURELE.

Me contraint de le ſuivre.

HARCOURT.

Malheureux, mais nos jours ſont le bien de l'Etat.

AURELE.

Vivez donc en Héros, moi je meurs en Soldat.
Les beſoins de l'Etat demandent un Grand Homme:
La France vous regarde & la Gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(*A Harcourt.*)

Mon fils, mon digne fils... Calmez ces vains tranſports,
L'aveugle déſeſpoir égare vos remords,
Seigneur. Eh! ſe peut-il que votre âme ſéduite
Penſe qu'envers mon Roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'Etat & lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime:
Ah! loin de réparer, c'eſt conſommer le crime.
Allez ſauver la France, & d'une heureuſe main
Retirer tous les traits dont vous perciez ſon ſein:
Que je rende, en mourant, à cette auguſte Mère,
Le plus grand de ſes Fils.... & le plus néceſſaire.
De nos jeunes Français l'imprudente chaleur
Des Vertus du Guerrier n'a plus que la valeur:
Vous ſeul, creuſant encor l'art profond de la Guerre,
Vous reglez d'un coup d'œil les deſtins de la Terre:

Par une longue étude & d'assidus travaux,
Vos talens ont surpris les secrets des Héros:
Ramenez dans nos Camps cette noble science,
L'âme du vrai Courage & l'œil de la Prudence;
Cet art, qu'apprit de vous notre injuste Vainqueur.
Allez, que mon Pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée;
Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

SEIGNEUR, l'ordre est venu... je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre & à son fils.*

Vous triomphez, cruels! votre affreuse constance
Me ravit, sans retour, ma derniere espérance....
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(*Il sort furieux.*)

SAINT-PIERRE.

(*A son fils.*)

Vivez pour votre Roi... Viens mourir dans mes bras.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, MAUNI.

ÉDOUARD.

J'Ai peſé vos raiſons, j'en conçois l'importance:
Souvent la Politique invite à la Clémence.
J'excuſe, dans Harcourt, une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur:
Sans vous, par ſon orgueil, ma colère allumée,
L'eût dépouillé du rang de Chef de mon Armée.
Le Peuple de Calais, dans mon Camp retenu,
Peut-être par mes ſoins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir ſa conſtance,
Et je ſens qu'il y va du Thrône de la France:
Ces ſuperbes Vaincus échappés à mes Loix,
Iraient partout apprendre à rejetter mes droits.

Sur ce Maire employons mon heureuſe induſtrie:
Je cònnais le Vulgaire; il chérit peu ſa vie,
Lorſqu'en un ſort obſcur il la voit conſumer:
Mais s'il peut être Grand, il commence à l'aimer.
Je ſais ſes préjugés & l'art de les détruire;
Tel brave les tourmens, qu'un bienfait peut ſéduire;
Et les Rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers Humains nés & nourris loin d'eux.
Ce Maire a vu de près l'appareil du ſupplice:
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchiſſe.
O mon Roi! ſi ſon cœur réſiſte à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier: redoutez vos tranſports.
(*Il ſort.*)

SCENE II.

ÉDOUARD, SAINT-PIERRE.

ÉDOUARD, *aſſis.*

Viens, ſuperbe Ennemi, qui prends pour l'Héroïſme
Le courage inſenſé d'un ardent Fanatiſme;
Un Monarque indulgent qui chérit les Vertus,
Daigne, dans tes pareils, en reſpecter l'abus.

Ma bonté, qu'indigna ton audace obſtinée,
Veut à ton choix enfin laiſſer ta deſtinée :
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, conſent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes Tentes
De tes Concitoyens les troupes défaillantes :
Victimes de la Faim & d'un farouche Orgueil,
Ils tombaient, les chemins devenaient leur cercueil ;
Pour aller juſqu'au Roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté ſoutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paraiſſent attendris :
Tu pourrais, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le ſein de leur Ville ;
Tes jours ſont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon Fils ſe promet d'être l'ami du tien.
Cède au Tems, au Vainqueur, que ſeul tu dois connaître,
Laiſſe au ſort des Traités à fixer ton vrai Maître ;
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton ſupplice engage à t'imiter ?
Quels Grands, ſur l'échaffaud, te prendront pour modèle ?
Va, les ſeuls Rois heureux ont une Cour fidèle :
Et ſi je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un Criminel obſcur que la Loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai desiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon Pays, sa gloire, & son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses Loix.
Vos armes cependant sont loin de les détruire;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.
Oui, sur ma Nation, sur son génie ardent,
D'un éclat de Vertu vous craignez l'ascendant:
Mais le coup est porté. Si jamais ma faiblesse
De mes premiers efforts démentait la noblesse;
Le sentier de l'Honneur, que mes pas ont tracé,
Par mon lâche retour ne peut être effacé:
Vos bontés, sur les cœurs, obtiennent quelque empire
Mais le Français combat l'Ennemi qu'il admire;
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits,
Ils voudront, en Vainqueurs, . . . les rendre à vos
Sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime . . .

SAINT-PIERRE.

J'aurais votre faveur, & perdrais votre estime.
Vous mépriseriez d'Artois en le comblant d'honneur
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure & sacrée
Qu'à Valois... votre bouche & la mienne ont juré

Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir ;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.
Dieu ! que la Politique avilit la Couronne,
Que la Probité simple honorerait le Thrône !
Valois de ses sermens ne sait point s'affranchir ;
Trompé par ses Rivaux, est ce à lui d'en rougir ?
Eh ! comment à mon Roi deviendrais-je infidèle,
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle ?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh ! bien ! cours au Trépas, que tu sembles chercher ;
Ton insolent Orgueil te pourra coûter cher.
A la Rébellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton Fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi seul es son bourreau ; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un Traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant.*

O mon Fils ! quel moment pour ce cœur paternel !
[*Reprenant sa fermeté.*]
Mais... tu souffrirais plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre & menace & promesse ;
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abbaisse :

Je crois voir sur nous deux les yeux de l'Univers ;
Les yeux de l'Avenir de toutes parts ouverts :
On regarde Édouard conseillant l'infâmie ,
Pour corrompre un Sujet épuisant son génie :
Quel Mortel, de mon sort, ne serait pas jaloux ?
Vous me forcez, Seigneur ... d'être plus grand que Vous.

ÉDOUARD.

(*Mauni entre avec les Gardes.*)

Gardes... Qu'avec les siens on le traîne au supplice.

(*Les Gardes emmenent Saint-Pierre.*)

SCENE III.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, UN HÉRAULT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Mauni, voyant qu'on emmène Saint-Pierre.*

AH ! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.
[*A Édouard.*] [*Mauni sort.*]
Par votre ordre, Seigneur, je quittais ces remparts ;
Ce Héraut de Valois a frappé mes regards ;

Et ſa voix m'annonçant les plus heureux préſages,
Je reviens avec lui racheter nos Otages.
Nous ignorons du Roi le généreux deſſein ;
Lui-même, en cet écrit, l'a tracé de ſa main :
Mais on ſait ſeulement qu'une offre ineſpérée
De ſes Sujets proſcrits rend la grace aſſurée.

ÉDOUARD, *liſant la lettre.*

» Toi, qui t'oſant nommer le vrai Roi des Français,
» Dans les flots de leur ſang fais chanceler leur Trône;
» Si tu veux épargner les Héros de Calais,
» Je t'offre les moyens d'acquérir ma Couronne.
» Viens ſeul, avec moi ſeul, par un noble combat,
» Finir tous les malheurs de nos Sujets fidèles :
» Notre intérêt n'eſt point l'intérêt de l'État ;
» En dignes Chevaliers terminons nos querelles.

[*Avec tranſport.*] [*A ſes Gardes.*]
Tous mes vœux ſont remplis. Qu'on briſe l'échaffaud:
Que de riches préſens on charge ce Hérault :
Rendez lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne,
Valois.. mérite enfin de diſputer mon Trône.

[*Au Hérault.*]
Va, qu'il choiſiſſe l'heure & faſſe ouvrir le champ ;
Cours, je me rends moi-même aux bornes de ſon Camp.

ALIÉNOR, *au Hérault.*

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent
Cet excès de vertu du Maître qu'ils adorent.
Peuple, ton Souverain veut s'exposer pour toi ;
[*en regardant Édouard.*]
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton Roi !
Non, Seigneur ; ce Cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire.
Mais... Melun dans ces lieux.

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MELUN, MAUNI, LE HÉRAULT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR.

AH ! Comte, savez-vous
Pour quel dessein le Roi vient de nous tromper tous ?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère ;
Et j'accours, sur le cri de notre Armée entière,
Désavouer du Roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur ;

Oui, Prince, c'eſt en vain qu'il ouvre la carrière;
Tous nos cœurs à Valois ſerviront de barrière.
Non pas que le ſuccès allarme nos eſprits.
Mais pour mon Roi vainqueur voyons-nous quelque prix ?
Quand il vient haſarder le Sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre eſt-il dans la balance ?
Avez-vous conſulté votre Sénat jaloux ?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je ſais que pour Valois, le meilleur de nos Princes,
Notre ſang épargné vaut toutes vos Provinces ;
Mais, Seigneur, le répandre eſt notre premier bien ;
Puiſqu'il en eſt avare, & prodigue du ſien.
D'ailleurs, Maître de tout, l'eſt-il de ſa perſonne ?
Peut-il à d'autres Rois tranſporter ſa Couronne,
Aux mains d'un Étranger l'expoſer aujourd'hui ?
La Loi qui fait le Prince eſt au-deſſus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe & ſes Fils même ;
Vainement votre front attend ſon Diadême :
Tout le ſang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des Grands, du Peuple & de l'Armée ;
Mes devoirs ſont remplis.

[*Il ſort avec le Hérault d'Armes.*]

SCENE V.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *furieux.*

O Colere enflammée !...
L'accord de deux Rivaux n'eſt donc qu'un vain bonheur !...
Ingrate Nation qu'a chéri mon erreur,
Je vais juſtifier l'horreur que je t'inſpire :
Qui ne peut te ſoumettre, oſera te détruire.
Si je ne puis règner dans les murs de Paris,
Tremble, je règnerai ſur leurs ſanglans débris.
C'eſt ici le dépôt de vengeance & de haine,
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine :
Je ferai de la France un plus affreux deſert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert :
On verra, ſous les coups d'un Vainqueur & d'un Maître,
Dans la flâme & le ſang vos Cités diſparaître :
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux Mers ;
Des nuages de cendre obſcurciſſent les airs :

Qu'immolés à l'instant ce Maire & ses complices,
D'un courroux immortel, consacrent les prémices.
[*Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.*]

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je?

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs!
Altière Ambition, voilà donc tes fureurs!
Tu fais de l'Homme un Tigre; & ta rage effrenée...

EDOUARD, *s'appercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *sans dureté.*

J'ai suivi vos drapeaux,
Pour guider vos soldats & non pas vos bourreaux:
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur, je chéris votre gloire:
L'Anglais n'est point esclave en vous devant sa foi:
Vous m'avez confié la gloire de mon Roi,
C'est un dépôt sacré dont j'aimais à répondre:
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

EDOUARD, *toujours assis.*

[*A un Officier.*]
Téméraire, sortez... Vous allez m'obéir.
[*Mauni & l'Officier sortent.*]

ALIÉNOR

Harcourt vous abandonne, & Mauni va vous fuir!

O Maire de Calais, sois sûr de ta vengeance ;
Ton Rival, de ta mort, va répondre à la France.

EDOUARD, *se levant.*

Comment ! ce vil Sujet, vous l'égalez à moi !

ALIÉNOR.

Un Sujet vertueux, s'immolant pour son Roi,
Vaut bien un Roi, Seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrâsant l'Univers pour une ombre de gloire.
Vous, Vassal de la France & Sujet de Valois,
Du sang que vous versez, vous rendrez compte aux Loix :
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main Suzeraine :
Vos neveux, dépouillés de ce Fief paternel ;
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel :
Né pour être l'exemple & l'amour de la Terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre ;
Et l'Humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des Siècles de malheurs.

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT.

EDOUARD, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes soins, à l'échaffaud, arrachent vos victimes ;

Elles ſont maintenant près du camp de mon Roi.

EDOUARD.

Perfide, oſes-tu bien...

ALIÉNOR, *avec une joie tranquille.*

Il eſt digne de moi.

EDOUARD.

Quoi! Ces Français ſi fiers, qui bravaient le ſupplice,
S'abbaiſſent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés, ſans paraître à leurs yeux.
A peine le Hérault eſt entré dans ces lieux,
J'ai publié, Seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'inſtant leur rançon venait d'être acceptée:
J'ai ſuppoſé votre ordre & hâté leur départ,
Avant Melun lui-même ils quittaient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux, chantant leur délivrance,
Confirmait leur erreur & ſervait ma prudence.
Entendez-vous ces cris? Tous les cœurs ſont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçais en vous.
Pour ces Infortunés je vous donne ma vie;
Qui cauſa leur malheur, pour eux ſe ſacrifie;
C'eſt le moindre devoir. Rempliſſez donc vos vœux;
Raſſemblez ſur moi ſeul leurs ſupplices affreux...

EDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'eſt point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle;

Mais lorſque, trahiſſant mon Prince & mon Pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.
[*A Aliénor.*]
Ah ! j'en pleure de honte. Ah ! dites à mon Maître
Que je meurs ſon Sujet & digne enfin de l'être.
[*Avec tranſport.*]
J'abjure entre vos mains le ſerment déteſté
Qu'à ſon Rival heureux ma fureur a prêté...

EDOUARD.

Traître, qui m'as promis comme au Roi légitime...

ALIÉNOR.

Le parjure eſt vertu quand on promit le crime.

EDOUARD.

Votre amour fait ſon crime & ſa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à ſa gloire, & non à mon amour.
Mais l'Amour peut enfin reprendre ſa puiſſance ;
Il ne fut point ſon guide, il eſt ſa récompenſe.
Cher Harcourt, je te rends & te prouve ma foi ;
Je mourrai ton amante & mourrai près de toi.
Que vois-je ?

EDOUARD.

Ciel !

SCENE VII. & *derniere.*

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'Est vous !

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

[*A Edouard.*] J'ai ſçu votre artifice :
Et vous voyez, Seigneur, ſi j'en ſuis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas ;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas :
Son trouble à notre aſpect, ſa joie embaraſſée
De ſoupçons importuns ont rempli ma penſée.
J'ai preſſé ſa franchiſe : à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon Roi ! quel amour ! quels exemples ſublimes !
Tu hazardais tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon Pays quels que ſoient vos projets,
Vous connaiſſez enfin le Maître & les Sujets.

EDOUARD.

Je demeure interdit.

[*Il reſte appuyé ſur un fauteuil.*]

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah ! la mort nous rassemble ;
Vous ne trahirez pas tous mes desirs ensemble.
[*A Aliénor.*] [*Prenant la main de Saint-Pierre.*]
Adieu... Marchons, Amis.
[*Ils font un pas en silence.*]

AURELE, *regardant Edouard & son Pere.*

Je cède à mon effroi.
Seigneur... [*Il se jette aux pieds d'Edouard.*]

SAINT-PIERRE, *se retournant.*

Mon fils, aux pieds d'un autre que son Roi !

AURELE, *à son Père.*

Oui, j'ose demander, (c'est ma seule priere,)
[*A Edouard.*]
De mourir le premier ... loin des yeux de mon Père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans
Étaient prêts de percer & d'embrâser ses flancs ;
Si tombant aux genoux de son Juge inflexible,
Vous eussiez vû ce Tigre, à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel !

SAINT-PIERRE, *relevant son Fils.*

Leve-toi, je rougis...

EDOUARD.

Où suis-je ? & quel murmure,
Quels cris attendrissans jette en moi la Nature !

ALIÉNOR.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix ;
Le Monde est trop heureux quand elle parle aux Rois.

EDOUARD.

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée!
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée!
De combien de Héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire, Idole des Rois, le Peuple est ta victime.
Ah! je veux me punir. Je le veux. Je le dois....
O Ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois!...
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages...

AURELE.

Mon Pere!

EDOUARD.

De la Paix soyez les premiers gages;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un Roi que vous servez on peut être jaloux.
[*A Harcourt.*]
Toi, qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'Honneur, je te rends à toi-même;
Retourne vers ton Roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de son Ennemi je veux garder le nom.
En vain, depuis trois ans, la Fortune l'accable,
Un Peuple si fidèle est un Peuple indomtable.
Lorsque sur les Français je prétendis règner,
Je cherchais leur amour que j'espérais gagner:
Mais il faudrait les vaincre en Tyran sanguinaire:
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur Thrône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah ! je vous reconnais :
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment Anglais.

EDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'eſt par d'autres vertus qu'on va me reconnaître,
Je veux faire, aux Français, regretter un tel Maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des Français
Reſpect, eſtime, amour, ... & non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage ;
Mais je vais vous devoir le bien de mon Pays :
Ma vie eſt un préſent qui m'eſt doux à ce prix.

ALIÉNOR.

Grand Prince, avec mon Roi, que de nœuds vous raſſemblent !
Le Ciel fit pour s'aimer les cœurs qui ſe reſſemblent.
Ah ! de l'Humanité rétabliſſez les droits ;
A l'Europe, tous deux, faites chérir ſes loix ;
Que, par vous, des Vertus cette Mère féconde,
Soit la Reine des Rois, & l'Oracle du Monde.

FIN.

son caractère, & sa vie offre plus d'un trait de cette nature. Lorsqu'il eut pris le vaillant Du Guesclin à la bataille de Navaret, Édouard lui recommanda de le faire garder avec soin. Mais le Prince de Galles le mit en liberté dès qu'on lui fit entendre qu'il serait soupçonné de craindre Du Guesclin, s'il le retenait prisonnier.

✠

Toi qui, t'osant nommer le vrai Roi des Français.

Ces cartels étaient fort de mode en ce tems-là. Edouard avait envoyé défier Philippe de Valois en 1340. Philippe le défia à son tour pendant le Siège de Calais. Le Roi Jean en fit de même en 1355. Toutes ces démarches furent sans effet. Elles étaient conseillées par le courage, & combattues par des raisons supérieures.

✠

Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans
Etaient prêts de percer & d'embrâser ses flancs...!

On a accusé Edouard d'avoir été un Fils barbare. Il a, dit-on, déthrôné son Père ; il a ensuite relegué sa Mère dans une prison, où il l'a retenue pendant 28 ans, ne lui donnant que 500 livres sterlings de pension. Le premier de ces reproches est faux dans le fait : l'autre est injuste & mal fondé dans ses conséquences.

Dabord il n'est dit nulle part, & on ne peut pas même imaginer, qu'Edouard ait déthrôné son Père. Il n'avoit pas 13 ans quand sa Mère débarqua avec lui en Angleterre, & se mit à la tête de l'armée : il était né en Octobre 1313, & ce fut dans les premiers mois de l'année 1326 que la Reine déclara la guerre, non pas à son mari, mais à ses Mignons. Car le Manifeste était rempli, selon l'usage, des plus fortes assurances de respect pour le Roi. Or on ne déthrône pas son Père à 12 ans & demi ; & au contraire l'on croit facilement à cet âge une Mère qui dit : je suis bien éloignée d'en vouloir au thrône de mon Epoux. Quand la Reine fut maitresse de la personne du Roi, elle voulut profiter de tous les avantages que lui offrait un succès qu'elle n'avait peut-être pas espéré. Elle songea à le faire déposer. Il fallut convoquer un Parlement ; il fallut pour cette convocation négocier avec le Roi, qui seul avait droit de la

faire. Enfin il eut la faiblesse d'y consentir. Le Parlement assemblé par son ordre lui fit son procès, le déposa, & donna la Couronne à son Fils. M. de Voltaire rapporte dans son Histoire Universelle, la forme singulière de cette déposition.

Cette scene se passa en Janvier 1327. Le jeune Edouard avait alors 13 ans & 3 mois. Il touchait donc de bien près à l'enfance, s'il n'y était pas encore. Que fit-il cependant? On eut beau lui dire que son Père était un imbécile hors d'état de régner, qu'il fallait qu'il acceptât la Couronne dans ce moment, s'il voulait se l'assurer pour l'avenir : cet enfant de 13 ans refusa net; il fit un vœu solemnel (& les vœux étaient sacrés alors) de ne jamais accepter la Couronne du vivant de son Père, sans son consentement. Ce vœu, dit Rapin Thoiras, déconcerta les mesures du Parlement. En vain le Père & le Fils demandèrent la liberté de se voir. Jamais la Reine ne le voulut souffrir. On fit plus, dit Smolett, on menaça secrettement Edouard II. de mettre la Couronne sur la tête d'un Étranger, s'il ne voulait pas la résigner à son Fils; & ce fut sur le consentement fatal que ce Prince donna enfin lui-même à sa déposition, qu'Edouard III accepta la couronne. Aussitôt le Parlement lui nomma douze Tuteurs pour gouverner pendant sa minorité. Un des premiers était Henry de Lancastre, qui fut chargé en même tems de la garde du Roi déposé. Mais la Reine qui n'avait pas déthrôné son mari pour faire regner douze Seigneurs sous le nom de son fils, s'empara du Gouvernement: & son Amant Mortimer devenu premier Ministre, fut dès-lors l'arbitre souverain des affaires du Royaume. Il excita bientôt un mécontentement général; six mois n'étaient pas écoulés que déjà l'on parlait de tirer le Roi de prison; Henry de Lancastre paraissait y donner les mains; la Reine & Mortimer lui ôterent la garde du Roi, & la confierent aux deux scélérats Maltravers & Gournay qui remplirent bientôt les ordres qu'on leur avait donnés de se défaire d'un Prince qui pouvait être encore à craindre. Tout le monde sait la barbarie atroce avec laquelle on assassina Edouard II au mois de Septembre 1327. On cacha longtems sa mort. Deux ans après on fit croire qu'il vivait encore, & sur les démarches qu'un de ses frères hazarda pour le délivrer, Mortimer & la Reine firent condamner ce Prince comme rebelle & coupable de haute trahison. Edouard III fut certainement le dernier à qui l'on apprit la fin tragique de son Père. On lui cacha même la manière indigne dont on l'avait

traité dans ses différentes prisons. On craignoit, dit Smolett, les suites de cet attentat, si Edouard III en eût eû connaissance. Ce ne fut qu'en 1331, au retour du second voyage qu'il fit en France, pour remettre à Philippe de Valois l'acte de son homage-lige, que le Parlement & toute la Nation, soulevés contre l'administration tyrannique de la Reine & de Mortimer, se plaignirent hautement au jeune Roi, & n'oublierent pas dans leurs griefs l'assassinat exècrable de son malheureux Père.

Voici maintenant de quelle manière Edouard le vengea. Il traita sa Mère en Fils & en Roi. Il exposa sa vie pour arrêter la Reine & son Amant, gardés par 180 Gentilshommes, au milieu desquels il osa paraître presque seul, & que la présence de leur Roi épouvanta. Mortimer fut écartelé. C'est par erreur qu'un Historien célèbre a dit que ce Ministre ne fut condamné que pour des concussions. Rymer, Smolett & Rapin Thoiras, qui font le détail de son procès, mettent à la tête des chefs d'accusation, l'assassinat d'Edouard II *commis par ses ordres exprès*. Si Edouard III ne fit point périr sa Mère, s'il ne l'accusa point d'être la complice du parricide Mortimer, s'il ne la fit point assister au supplice de ce barbare; on ne voit dans cette conduite que l'effet de la tendresse filiale & du respect qu'Edouard se devait à lui-même.

La Reine fut traitée honorablement & avec douceur dans son exil. *Elle avait*, dit Froissard, *Chambrières pour la servir, Dames pour lui tenir compagnie, Chevaliers d'honneur pour la garder, belle revenue pour la suffisamment gouverner selon son noble état; & le Roi son Fils la venait voir deux ou trois fois l'an.* Les 500 livres sterlings, valant environ 11000 livres de notre monnoye, & sur lesquelles on veut jetter du ridicule, ou n'étaient que pour les menues dépenses de la Reine, ou suffisaient alors pour l'entretien de sa maison, telle que Froissard la décrit. M. de Voltaire assure en effet que dans ce tems-là les Amiraux d'Angleterre n'avaient que six schellings par jour, & le Prince de Galles vingt. Les Rois d'Ecosse, défrayés par le Roi d'Angleterre, quand ils venaient à Londres, l'étaient sur le pied de trente schellings par jour. Cela s'accorde très-bien avec la pension de la Reine, plus forte que celle du Prince de Galles, plus faible que celle du Roi d'Ecosse. De plus gros revenus n'auraient pû servir à une Princesse si ambitieuse & si in-

trigudante, que pour exciter de nouveaux troubles. C'eſt à quoi elle avait employé la penſion de 60000 livres tournois qu'elle s'était fait adjuger pour l'entretien de ſon malheureux Epoux empriſonné, que l'on traitait cependant de la manière la plus indécente & la plus ſordide ; tandis que la Reine jouiſſait pour ſon Douaire (du vivant de ſon Mari) des deux tiers du revenu de la Couronne.

Edouard pourſuivit les deux ſcélérats qui avaient été les inſtrumens de l'aſſaſſinat. Maltravers ſe retira au fond de l'Allemagne, où il ne put être découvert. Gournay ſe réfugia à Burgos ; Edouard le demanda au Roi de Caſtille qui le rendit ; & ce Monſtre fut puni comme il le méritait. Edouard fit même une penſion au Chambellan du Roi de Caſtille, qui avait donné ſes ſoins pour le faire arrêter. Les Actes de Rymer en font foi. Que l'on juge à préſent ſi ce Prince fut un mauvais fils ; ſi j'ai eu tort de le faire paraître attendri ſur la mort d'un père qu'il vengea avec tant d'ardeur ? Cette mort nous fait frémir nous qui la liſons aujourd'hui ; combien devait-elle donc affecter un Fils ; & un Fils qui avait eu le malheur, dans ſon enfance, d'être, pour ainſi dire, le prête-nom des Tyrans de l'Auteur de ſes jours ! Pour moi je me ſuis regardé comme très-heureux, ne pouvant, par la diſpoſition de ma Tragédie, employer les larmes d'une Epouſe pour toucher Edouard, d'avoir pû remplacer ce ſentiment par le ſouvenir tendre & cruel de la mort de ſon Père. C'était toujours peindre la ſenſibilité de ce Prince en lui donnant un autre motif. C'était, pour me ſervir encore des termes de Corneille, conſerver l'Hiſtoire en la falſifiant.

✣

Retourne vers ton Roi.

Godefroi de Harcourt reçut des lettres d'abolition le 27 Décembre 1346. Il ſervit avec éclat juſqu'à la mort de ſon neveu décapité à Rouen par ordre & ſous les yeux du Roi Jean. Cette aventure lui fit reprendre les armes contre ſon Maître. Il fut tué en 1356, près de ſa Terre de Saint Sauveur, en Normandie, dans un combat où il fit des prodiges de valeur. Il avait fait un Teſtament par lequel il avait laiſſé tous ſes biens au Roi d'Angleterre. Cet objet fit la matière d'un des Articles du Traité

de Brétigny. Edouard, du consentement du Roi Jean, donna cette succession à l'illustre Chandos. Voyez Froissard : & la Roque, Tom. 2. page 1688.

✠

Je renonce à leur Thrône!

Il n'y eut qu'une Trève entre les deux Rois après la prise de Calais. Cette Trève dura tout le Règne de Philippe. La guerre recommença sous le Roi Jean son Fils ; & ce ne fut que par le Traité de Brétigny qu'Edouard renonça enfin à la Couronne de France.

C'est ici le moment de dire deux mots de la Loi Salique sur laquelle la plûpart des Historiens ont si mal raisonné. Il y en a très-peu qui aient seulement entendu l'état de la question qui divisait Philippe de Valois & Edouard.

Le vrai fondement de la Loi Salique est la raison que j'ai développée au troisième Acte : c'est la volonté de la Nation qui ne permet pas que son Sceptre passe aux mains d'un Etranger. Ce principe fut reconnu & établi de nouveau par l'Assemblée des Grands, & par les Etats Généraux qui décidèrent la question en faveur de Valois. Ce principe est enfin avoué par Rapin Thoiras lui-même.

Edouard reconnaissait la Loi Salique ; & il fallait bien qu'il la reconnût, puisque Charles-le-Bel avait laissé une Fille qui, sans cette Loi, aurait également exclu de la Couronne Edouard & Valois. Voilà ce que n'ont pas dit des Historiens mal intentionnés ou mal instruits. Voilà ce qui fait avouer naïvement à Smolett qu'Edouard n'avait aucun droit au Thrône qu'il reclamait.

Mais Edouard soutenait que la Loi Salique n'excluait les Filles que par la raison de la faiblesse de leur sexe ; & qu'ainsi les Mâles descendus des Filles n'étaient point dans le cas de l'exclusion. C'est à quoi l'on répondait avec avantage que la faiblesse du sexe n'avait jamais été le fondement de la Loi, puisque l'on avait presque toujours, pendant la minorité des Rois, remis le Gouvernement entre les mains des Reines leurs Mères. On prouvait, avec la même évidence, que l'objet de la Loi Salique avait été d'écarter de la Couronne tout Prince Etranger; puisque la Nation n'en avait jamais souffert un seul sur :

Thrône depuis la fondation de la Monarchie : & ainsi la Loi Salique avait encore plus de force contre Edouard que contre sa mère. On sent bien que cette discussion n'était pas facile à mettre en vers ; mais elle était indispensable dans une Pièce dont les Héros sont, pour ainsi dire, les Martyrs de la Cause de Philippe de Valois, & par conséquent de la Loi Salique.

Fin des Notes Historiques.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *le Siége de Calais, Tragédie*, & je crois que la lecture n'affaiblira point l'enthousiasme qu'elle a justement excité dans le Public. A Paris, ce 15 Mars 1765.

MARIN.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut ; notre amé Nicolas-Bonaventure DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Oeuvres de Collardeau, de Du Belloy, De la Harpe, de Boissy, De Marivaux, de Piron & de l'Affichard* : S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pen-

dant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, &, de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou

Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-sixieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre; & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 314. fol. 149. conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 31 Août 1764.

D'HOURI, Adjoint.

Pièces du même Auteur.

TITUS, Tragédie.
ZELMIRE, Tragédie.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'Assortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays étrangers.

Le même Libraire débite aussi un Opera Italien dont la Musique est de M. Cluck, intitulé : ORFEO ET EURIDICE, *in-fol.* prix . . . . . 15 liv.
Et la Partition de l'YVROGNE CORRIGÉ, *in-fol.* 9 liv.

De l'Imprimerie de BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Noyers.

L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.